

se, et que l'évêque d'Oxford, un des hommes les plus distingués du clergé anglican, ne voit pas d'autre moyen de les retenir que de rétablir une grande partie du culte catholique. Ce système de concessions, qui est également celui de l'évêque de Salisbury, consiste à rendre aux anglicans assez de catholicisme pour qu'ils ne le reprennent pas tout entier.

C'est ce que l'évêque d'Oxford, avec une heureuse inconséquence, volontaire ou involontaire, appelle ne pas faire de concessions à Rome.

L'évêque d'Oxford, parlant de *piété*, de *dévotion*, de *charité*, veut que les *aspirations catholiques* des membres de son Eglise soient satisfaites. Dès qu'il s'agit de ces vertus chrétiennes, il ne trouve pas d'autre mot que le mot *catholique* ! Il espère que la charité, la piété et la dévotion se développeront, et que les aspirations catholiques seront satisfaites ! Or, comment les vertus chrétiennes dont l'évêque déplore l'absence dans l'anglicanisme, vont-elles fleurir, comment la satisfaction sera-t-elle donnée aux aspirations catholiques ? Par le rétablissement en grande partie du culte catholique !

Que Dieu est grand !

Mais l'épiscopat anglican est placé entre deux partis, entre les puseyites, qui sont presque maîtres d'Oxford, dont les doctrines ont pénétré dans toute l'Eglise anglicane, et entre leurs contradicteurs, des ministres qui veulent être plus protestans que leurs évêques. Or, celui dont le Mandement nous occupe, et qui naguère était lui-même l'adversaire des puseyistes, s'élève contre l'opposition qu'on les expulse du sein de l'Eglise d'Angleterre ; il dit encore que, si certaines personnes réussissaient dans leur système d'attaque contre le puseyisme le résultat serait une séparation de la part de leurs frères. Il s'efforce de prouver que ces derniers, les puseyistes, professent en tout ou en partie les opinions des meilleurs théologiens de l'Eglise anglicane, c'est-à-dire de ceux qui, plus près du changement introduit dans les doctrines comme dans la liturgie, se rapprochaient du catholicisme, avant que le temps eût rendu l'Eglise anglicane dépositaire infidèle même de ce qu'elle avait conservé. Ce dépôt, l'évêque d'Oxford fait tous ses efforts pour qu'elle le reprenne. Il n'hésite pas, dans un Mandement, à se prononcer en faveur du point de départ contre le point d'arrivée ; il ne veut pas être puseyiste de nom, mais il l'est d'esprit.

C'est qu'il sait mieux que personne où en est aujourd'hui l'Eglise anglicane.

« La paix ! la paix ! » voilà ce qui manque à cette Eglise, la paix et « la charité ! » pour parler comme l'évêque d'Oxford. Il faut que l'Eglise soit en paix pour « donner la nourriture spirituelle à une population qui faute d'instruction religieuse, tombe de jour en jour dans un état de paganisme. »

Nous en resterons aujourd'hui sur ces paroles textuelles de l'évêque d'Oxford : elles achèvent le tableau que nous offre son Mandement de la situation de l'Eglise anglicane.

Il est tout simple que, dans une telle situation, l'épiscopat anglican soit plus favorable que contraire au puseyisme, qui lutte, dans la position particulière qu'il a prise, pour ranimer le sentiment religieux dans un pays démoralisé par le protestantisme.

Nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs l'extrait suivant de l'*Union Catholique* :

Il y a parfois dans l'existence des peuples des moments solennels où l'on sent fléchir autour de soi tous les appuis, s'ébranler toutes les convictions, s'évanouir toutes les espérances. Dans ces temps malheureux a été signalé au cœur même de la société, une plaie profonde que les intentions les plus pures, les dévouements les plus chaleureux, les talents les plus élevés ont été impuissamment à guérir. Alors, troublés par tant de mécomptes, les systèmes contraires s'accusent, et les hommes qui, à des époques diverses, ont pris part aux affaires publiques subissent ou prononcent tour à tour d'étranges et sévères jugements. Et cependant la société languit et souffre dans l'attente, non pas des hommes habiles et généreux qui ne manquent à aucun parti ni à aucun siècle, mais dans l'attente d'une idée forte, d'une idée pleine de vie qui communique enfin son énergie salutaire à ceux qui s'en feront les zélés propagateurs.

Les esprits sérieux qui méditent profondément sur la destinée du pays, s'affligent en présence d'un danger qu'ils constatent avec effroi, sans en définir la cause, sans en trouver le remède.

Est-ce à dire qu'il faille s'en prendre à tels systèmes ou à tels hommes ? Non, ce serait mal juger les hommes et les choses de notre temps, que de les isoler des exigences qu'ils ont dû subir, et des nécessités que leur imposent les temps qui ont précédé. Puis, il faut le dire, en pénétrant dans le fond de tous les partis qui nous divisent, on y découvre presque toujours quelque vérité confuse, car c'est l'honneur de la nature humaine de ne ja-

mais s'attacher à un principe uniquement faux et mauvais. Mais cette vérité, incomplète ou mal appliquée, se change trop souvent en erreur dangereuse et comme c'est aussi le défaut de notre nature de se persuader qu'elle ne se trompe jamais, parcequ'elle a raison quelquefois, on comprend comment, avec des points de vue différents et avec des entraînements contraires, on se juge réciproquement sans pitié et sans justice.

Enfin, dans le mystérieux mouvement des sociétés humaines, il y a comme des phases de ténèbres qu'il faut subir. L'idée la plus féconde, la plus simple et la plus nécessaire, demeure incomprise et sans lumière jusqu'au jour marqué pour son triomphe. Les hommes n'y arrivent que graduellement par des faits et des idées intermédiaires, par des désenchemements aussi ; mais l'âge qui suit profite des expériences du passé, et nul n'a le droit de se croire plus éclairé qu'un autre parcequ'il arrive à temps.

Nous croyons que le temps est venu de rechercher les causes de nos misères, et de nous demander si l'on n'a pas pris pour le mal ce qui n'en était que le symptôme, et si l'on n'y a pas quelques secours que nous puissions porter à notre patrie languissante qui les réclame.

Le corps social est atteint d'un mal profond ; tous en conviennent, mais quelle en est la cause ? Ici l'on se divise, et les divisions sont nombreuses et ardentes. Nous ne prétendons pas résoudre tous les problèmes, mais avant tout, constatons un fait : quelque importance qu'on veuille lui accorder, il est incontestable. Depuis longtemps on a fait de la science du gouvernement des peuples une sorte de domaine réservé, où règne sans partage ce qu'on appelle l'*habileté*, et dont est repoussé comme inutile l'auteur de toute science, le maître souverain de la terre, le père de la société humaine.

Et pourtant, aux yeux d'une raison saine et élevée, que sont autre chose que jeux d'enfants, toutes ces agitations politiques séparées de l'œuvre et de la pensée de Dieu ? Au dessus des orages de la terre, la Providence accomplit ses desseins, apportant la vie partout où elle règne, et laissant la langueur et la mort là-d'où elle se retire. Aussi le succès a fait défaut aux superbes calculs de la sagesse humaine. De sanglantes perturbations ont agité la terre ; d'étranges systèmes la troublent encore, et la Providence outragée rétablit l'ordre et se venge par l'impuissance même et par l'aveuglement, dont elle frappe visiblement les conducteurs des peuples.

La leçon de nos calamités a été terrible, et elle dure encore ; sera-t-il permis à ceux du moins qui croient la comprendre, d'élever la voix à leur tour pour remettre en mémoire les lois imprescriptibles de l'éternelle justice dans l'administration des choses humaines ? Oui, nous le dirons hautement ; il faut enfin cesser de ne voir que des causes et des résultats politiques dans le désordre moral des nations ; il faut remonter plus haut : c'est de Dieu qu'il s'agit. Le pouvoir lui-même s'est grandement abusé quand il s'est cru *principe* ; il n'est qu'une première conséquence. Lorsque la loi divine n'occupe pas le rang suprême, la loi humaine s'altère, l'édifice social s'ébranle ; tout ce qui n'est pas cimenté par l'élément religieux s'écroule, et de là ces bouleversements profonds, dont le contre-coup porte si haut et si loin !

Mais Dieu a fait guérissables les nations de la terre, et parmi tant de signes de ruine, apparaissent déjà des germes de salut et d'espérance. Le corps social sent ses besoins et ses plaies ; il cherche à les guérir, et la force qui l'y pousse n'est, après tout, que l'instinct de sa conservation. C'est donc à distinguer ses vrais besoins au milieu de l'effervescence désordonnée des passions, c'est à les satisfaire en ce qu'ils ont de noble et de légitime : c'est aussi à sonder, d'une main sûre, les plaies de la société ; c'est à y porter un remède égal à leur profondeur, que consiste le travail élevé des hommes politiques, auxquels est confiée la destinée des peuples. S'ils comprenaient bien leur mission, le succès ne leur manquerait pas ; à leurs bienfaits, le siècle entraîné aurait bientôt reconnu ses guides ; et bénissant leur salutaire et providentielle influence, il se ferait gloire de marcher à leur suite dans les voies de la civilisation politique et religieuse.

De plus, dans le travail de désorganisation, ont été emportés de détestables éléments. Les faux principes ont produit leurs conséquences ; et ce qui a été un grand mal peut devenir un grand bien chez une nation à qui le bon sens demeure. C'est notre situation : en inventions religieuses on en est à l'absurde ; en systèmes politiques, à l'impuissance. Tous les partis se décomposent ; leurs tentatives sont frappées de stérilité ; les hommes actifs et capables, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, usent laborieusement leur vie dans des luttes sans fin. Il n'y a peut-être pas un homme influent qui ait conservé un respect ; une conviction, une confiance politique. D'étranges aveux échappent aux habiles désabusés. Et cependant, les mots de providence, de morale, de religion, de catholicisme arrivent à des lèvres qui nièrent longtemps ces puissances sociales. Les plus hautes intelligences méprisent l'impunité ; les sciences humaines, fourvoyées, rentrent dans le sentier de la foi ; l'irrégularité enfin est refoulée dans les masses populaires.

Toutefois qu'on n'abuse pas de nos paroles : loin de nous la pensée de flétrir les services publics rendus au pays, à quelque degré de l'échelle sociale qu'on les rencontre. Nous comprenons que des circonstances, des situations particulières, des convenances ou des devoirs appellent aux affaires des hommes de dévouement, dont les succès et les fautes, dans un point de vue plus haut et plus profond, sont aussi les moyens de Dieu. Mais ce que nous blâmons hautement, c'est la frénésie du pouvoir sans mission, c'est le mépris des principes religieux et sociaux ; c'est l'ardeur fébrile des passions politiques, qui livre les nations aux mortelles expériences des esprits les plus emportés ; c'est enfin ce superbe aveuglement qui repousse toute lumière supérieure et divine.